

associé de Londres... Je crois avoir fait preuve de quelque habileté en enlevant si vite une position habilement défendue, et j'attends de vous des éloges.

Nous ne vous les marchanderons pas. Nous savons que vous êtes adroit et avisé, et c'est pour cela que nous voulons vous demander un conseil.

—Un conseil ?... répéta Maurice un peu surpris.

—Oui, et ensuite votre concours pour une affaire qui est une ramification de celle qui nous occupe...

—De quoi s'agit-il ?

—De nous débarrasser d'une personne dangereuse.

—Qui s'appelle ?

—Le comte Yvan Smoiloff Kourawieff.

Maurice regarda successivement ses deux interlocuteurs.

—Qu'est-ce que cela signifie ? fit-il ensuite. Il y a un mois vous repoussiez comme inutile et compromettante la suppression du comte, et c'est vous aujourd'hui qui la demandez... Que se passe-t-il donc ?

—Il se passe, répondit Verdier, que cet homme s'est allié à la police pour retrouver Lartigues, qu'il cherche aussi de son côté, qu'il s'agit de des émissaires, et que si nous ne voulons point être contraints de frapper Aimée Joubert, il faut frapper celui-là...

—Qu'est-ce que ça nous fait qu'il cherche Lartigues, puisque Lartigues est mort ? répliqua Maurice. Vous n'avez rien à craindre, ce me semble... Pourquoi se vengerait-il de vous, qui n'avez rien fait contre lui ?

—En ceci vous vous trompez... Il a les meilleures raisons du monde de se venger de nous, car il sait que c'est nous qui avons tué son père en Russie...

—Voilà qui change la thèse... mais vous n'ignorez rien de tout cela il y a un mois... Pourquoi ce brusque changement d'opinion ?

—Parce qu'il y a un mois sa mort ne nous rapportait rien...

—Et aujourd'hui ?

—Aujourd'hui elle mettra dans notre caisse deux cents mille francs, sur lesquels nous en avons déjà reçu cent mille en un chèque payable au porteur et à vue que notre muet Dominique touche en ce moment à la maison Rothschild...

—Vous avez donc vu l'ennemi du comte Yvan ?...

—Nous avons vu l'envoyé de cet ennemi.

—Quand ?

—Avant-hier.

—Et il demande sa mort ?

—Il la demande, il la paye, et en outre il nous offre en Russie sa protection et un asile sûr, lorsqu'il nous conviendra de brûler la politesse à la justice française.

—Très bien, et quel conseil attendez-vous de moi au sujet d'une affaire qui n'intéresse absolument que vous ?

—Elle vous intéresse autant que nous, puisque nous sommes liés par un pacte et qu'entre nous tout est commun.

—Soit ! ne discutons pas... Les discussions sont la chose du monde la plus inutile... Le comte Yvan quant à présent, ne me gêne aucunement, je n'ai donc point à m'occuper de lui... Vous le craignez pour une affaire toute personnelle... Réglez cette affaire avec lui... Le jour où il me gênera, j'agirai.

—Alors vous nous refusez votre concours ? s'écria Verdier avec aigreur.

Maurice eut un sourire narquois.

—Mes bons amis répondit-il, je connais une fable de la Fontaine infiniment judicieuse... et vous devez la connaître aussi.

—Quelle est cette fable ?...

—Elle est intitulée, je crois, *Le Singe et le Chat*... Ce chat tire les marrons du feu en se brûlant les pattes... Le singe le laisse refroidir, les épluche et les mange en se moquant du chat... Chacun pour soi, mes maîtres ! Assassiner le genre humain dans le but de vous être agréable et de vous sortir d'embarras... Grand merci !

—Mais, commença Verdier, deux cent mille francs...

—Payer deux cent mille francs la tête du comte Yvan, c'est de la dérision ! fit-il en haussant les épaules. Deux cent mille francs à partager entre cinq ! Quarante mille francs pour celui qui tuera le

comte comme pour les autres, c'est un métier de dupe et d'imbécile. Or, je ne suis ni l'un ni l'autre...

—Je vous ai dit et je vous répète que le comte Romanzoff nous offre l'impunité dans un pays où nous serons à l'abri de toutes poursuites... reprit Verdier.

—Mais mes chers associés, je ne tiens pas le moins du monde à m'expatrier, moi ! Je suis Parisien pur sang et boulevardier jusqu'au bout des ongles... Je compte vivre ici très heureux et très tranquille quand j'aurai touché les millions qui me reviendront de notre grosse affaire... Et j'irais attirer sur moi l'œil de la police !... Ce serait trop bête !... Quand les héritières seront supprimées, on liquidera, vous me l'avez dit... J'irai avec vous en Angleterre toucher ma part, et je reviendrai en jouir à Paris... Vous me demandiez tout à l'heure un conseil... Le voici : Ne vous mettez pas de nouveau un meurtre sur les bras ! Songez que nous en avons encore deux en perspective, et que ceux-là sont indispensables...

—On peut supprimer le comte Yvan sans l'assassiner...

—Et comment ?

—En duel, par exemple...

Maurice se mit à rire.

—Il n'y a rien au monde de plus stupide que le duel, puisque se battre en duel c'est jouer sa vie sur une carte ! répliqua-t-il. Si votre adversaire est plus habile que vous, ou tout simplement s'il a plus de chance, au lieu d'être tué par vous, il vous tue !... Entre nous, c'est bête !...

—On pourrait provoquer un accident... murmura Lartigues.

—Oh ! les accidents ! ! répliqua Maurice avec un nouveau haussement d'épaules, vous avez vu comme ils ont réussi pour Marie Bressolles...

—C'est que le diable était contre nous !...

—Rien ne nous prouve qu'il n'y sera pas encore, et qu'il ne sauvera pas le comte Yvan comme il a sauvé la nièce d'Armand Dharville...

—Bref, et pour la dernière fois, vous refusez de nous venir en aide ? demanda le faux abbé Méryss.

—Démontrez-moi que la mort du comte est utile à nos projets, et je me mettrai à vos ordres.

—Je croyais vous l'avoir démontré...

—De façon insuffisante... Si vous n'avez rien de concluant à ajouter, n'en parlons plus... A propos, j'ai besoin d'argent... Voulez-vous me donner dix mille francs ?

—Certes ! répondit Lartigues en se levant.

Il alla à son secrétaire qu'il ouvrit, en tira une liasse de billets de banque et les tendit à Maurice.

—Grand merci ! fit ce dernier. Je vous quitte...

—Quand vous reverra-t-on ?

—Demain, si j'ai des nouvelles à vous donner...

En ce moment Dominique entra.

—As-tu touché ? lui demanda Lartigues.

Ensuite il fit un signe affirmatif.

Ensuite il tira de sa poche un portefeuille, l'ouvrit et le plaça sur la table.

Ce portefeuille contenait cent mille francs en billets de banque.

—Vous êtes à demi payés... dit Maurice en souriant. Croyez-moi, renvoyez au plus vite cet argent à celui qui vous l'a donné... Ce sera plus intelligent que de tuer Yvan Smoiloff.

Et il sortit.

—Cet enfant a une volonté de fer ! fit Lartigues quand la porte se fut fermée derrière Maurice.

—Cela s'appelle de l'entêtement ! répliqua Verdier.

—Une chose me frappe...

—Laquelle ?

—Samedi, tu disais à Nicolas Gol exactement les mêmes choses que Maurice vient de nous dire... Tu n'as même accepté la proposition de Boris Romanzoff que parce que tu comptais sur Maurice...

—C'est vrai, mais l'engagement est pris.

—Qui a terme ne doit rien... Nous avons un mois devant nous... D'ici à trente jours il peut se produire un incident qui décidera Maurice...

—Ou nous aurons trouvé un moyen d'agir nous-mêmes sans nous compromettre... Mais Maurice a

raison... Deux cent mille francs pour la vie du comte Yvan, c'est un prix dérisoire... Il fallait demander un million...

—Je le demanderai et nous l'aurons...

L'entretien fut interrompu par Dominique venant annoncer télégraphiquement à son maître que le déjeuner était servi.

XXVI

En quittant Lartigues et Verdier, Maurice se rendit à l'hôtel de la rue de Verneuil où on l'attendait pour déjeuner.

Il devait ensuite conduire à l'Exposition Valentine et Marie, M. Bressolles empêché par une affaire imprévue, ne pouvant les accompagner.

Le déjeuner fut court.

Marie était très aimée.

Son doux visage n'offrait point la pâleur inquiétante des jours précédents... Une vive rougeur colorait ses joues amaigries...

L'ardent désir de voir le tableau de son ami Gabriel Servet donnait la fièvre à la jeune fille.

Le jour du vernissage, nous le répétons, l'Exposition de peinture n'est point publique.

C'est une sorte de répétition générale réservée aux artistes, aux journalistes, aux amis des artistes et des journalistes, enfin à tous les privilégiés à qui l'administration des beaux-arts donne des billets de faveur.

Au moment où Mme Bressolles, Marie et Maurice Vasseur arrivaient en voiture au Palais de l'Industrie, une foule nombreuse se pressait déjà dans le salon carré et dans les galeries.

Les ouvrages remarquables ne manquaient pas et, comme il arrive toujours, les curieux s'entassaient devant certains tableaux, signés de noms célèbres ou s'imposant à l'attention soit par leur mérite réel, soit par leur originalité tapageuse.

Valentine rencontra bon nombre de personnes de sa connaissance.

Toutes s'étonnaient du prodigieux changement de Mme Bressolles, qui marchait appuyée au bras de Maurice.

Malgré l'animation de Marie, animation dont la cause nous est connue et qui ressemblait à de la gaieté, il était facile de voir qu'une maladie de langueur minait la pauvre enfant.

Personne ne disait cela tout haut, mais une expression de pitié profonde et douloureuse se peignait sur les figures et n'échappait ni à Maurice ni à Mme Bressolles.

L'odieuse créature, rajeunie par un amour qu'elle croyait partagé, était très en beauté et véritablement rayonnante.

On parcourut les galeries, s'arrêtant presque à chaque pas.

La fatigue gagnait Marie.

—Ne trouverons-nous pas bientôt le tableau de M. Servet ? demanda-t-elle enfin.

—A cette question, je ne puis répondre, mademoiselle... fit Maurice. Le sujet de ce tableau vous est-il connu ?

—Je connais le tableau lui-même... Il représente une sœur de charité soignant une jeune malade dans une mansarde très pauvre...

—Quelle est la dimension des figures ?

—Quart de nature, si j'ai bonne mémoire.

—Et c'est une belle œuvre ?

—Admirable ! ! ! Je n'ai jamais rien vu de plus vrai ni de plus touchant ! ! !

—Quel enthousiasme ! ! ! dit en souriant le fils d'Aimée Joubert.

—Ne vous en moquez point, vous le partagerez tout à l'heure.

L'entretien des jeunes gens fut interrompu par la rencontre du comte Yvan, auquel le petit baron Pascal de Landilly, plus éreinté, plus vanné, plus toussottant que jamais, donnait le bras.

Les deux hommes s'arrêtèrent pour saluer Mme Bressolles et sa fille et échangèrent une poignée de main avec Maurice.

A la vue de

douloureuse.

Il pensait

Gibray, lettr

mentait pas e

Ce n'était,

Cette créat

Après quel

manda :

—Vous éte

—Pourquoi

—On ne vo

posses en voy

—En voya

télé. Jamais

ger, ce cher

tomber à la r

dire est épata

vous, Maurice

constitué gar

—Garde-m

—Pascal !

reproche

Mais rien n

il était lanc

Il continua

—Oui, par

ment ! Il ve

charmant gar

Valentine

froid cette qu

—De qui v

—D'Albert

d'instruction

Marie devin

Tout le san

—Vous so

attachant sur

ance.

Yvan répon

augmenter le

—C'est-à-d

de lui quelq

soirées, afin

la courage do